

ANNE DU VALMOËT

PAR

M. MARYAN.

XIX

(Suite)

M. de Douhaut se retira assez tard. Après qu'il fut parti, Anne resta debout dans le salon, suivant d'un regard distraité sa belle-mère, qui rangeait quelques menus objets avec cette grâce tranquille qui lui était particulière, et qu'elle apportait jusque dans les soins de ménage que son étroite situation de fortune la forçait à prendre elle-même.

Madame du Valmoët se retourna tout à coup.

— Quelque chose vous tourmente, ma chère Anne, dit-elle affectueusement, attachant un regard interrogateur sur le visage inquiet de la jeune fille.

Elle s'assit sur le divan et fit signe à Anne de venir près d'elle ; mais la jeune fille se plaça sur un petit tabouret, regardant la flamme du même air anxieux.

— Qu'y a-t-il donc ? Ne voulez-vous pas me le dire ?

— Oh ! si !... Mais comment vous expliquerai-je ce qui se passe en moi ?... J'attendais M. de Douhaut avec une impatience à la fois joyeuse et douloureuse... Je pensais qu'avec lui, je pourrais parler de cette chère et regrettée...

Un flot de larmes l'interrompit. Madame du Valmoët la baisa au front sans rien dire, et Anne reprit au bout d'un instant :

— Je sais bien que vous me permettez de vous entretenir de mes regrets ; mais vous n'avez pas connu celle que je pleure... Je me figurais que quelque chose d'elle allait revivre quand je me trouverais en face d'un autre cœur dans lequel son souvenir doit être tout palpitant encore... Eh bien ! M. de Douhaut m'a déçu...

— Ma chère enfant, si vous aviez un peu plus d'expérience, vous ne seriez point si absolue dans vos jugements, et vous vous garderiez de prendre vos propres sentiments comme type obligé de ce que doivent éprouver les autres... La douleur revêt mille formes diverses : le caractère, les habitudes, la force de volonté, tout cela peut la modifier singulièrement, sinon en elle-même, du moins dans son expression. Chez vous, comme chez toute personne jeune, vive et impressionnable, le chagrin est expansif... Ne peut-il, ne doit-il pas en être autrement chez un homme d'un âge mur, d'un caractère froid et concentré, accoutumé à se dominer ? Vous trouvez une triste consolation à parler de celle que vous avez aimée ; lui croit peut-être que ce souvenir perdrait quelque chose de sa majesté ou de sa douceur à être épanché au dehors...

— Ainsi, dit vivement la jeune fille, vous croyez qu'il la regrette toujours, qu'il l'aime au-delà du tombeau ?

Madame du Valmoët sourit en haussant doucement les épaules.

— Ma pauvre petite, je ne connais pas assez M. de Douhaut pour me porter ainsi garant de ses sentiments intimes.

— C'est qu'il me serait cruel, oh ! bien cruel de penser qu'une femme si aimante, si belle et si touchante n'a pas été chérie et pleurée comme elle aurait dû l'être. Si M. de Douhaut venait à l'oublier...

Elle ne put continuer, et ses larmes coulèrent de nouveau.

— Ma chère, vous êtes beaucoup trop impressionnable... Si votre amie était telle que vous la dépeignez, elle a dû être passionnément aimée... Elle-même a dû puiser dans la situation de son mari des joies très-vives. C'était un heureux ménage, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui ! répondit Anne.

Et elle ajouta d'un ton convaincu :

— Il devait la rendre heureuse, elle l'aimait tant !

Un sourire imperceptiblement ironique plissa la lèvre de madame du Valmoët, mais elle ne répondit pas. Anne reprit :

— Je suis bien aise de songer qu'il peut la regretter encore, malgré sa réserve... Je l'en aimerai mieux... Laurence, une des plus grandes peines qui puissent m'être infligées, c'est de penser que ceux que j'aime ne répondent pas à l'idéal que je m'en suis fait...

Un soupir s'échappa de sa poitrine. Elle songeait involontairement à cette profonde et récente déception, à ce cœur qu'elle avait évalué si haut et qui, après tout, avait des battements si vulgaires... Elle s'en était promptement détachée : une âme de jeune fille, fière et chaste, ne retient pas l'amour qui ne lui est point rendu ; mais une blessure lui était demeurée, mais il lui était resté un doute qui avait ébranlé cette noble et imprudente confiance de la jeunesse dans les apparences.

XX

Quelques semaines s'étaient écoulées. M. de Douhaut avait appris à fréquenter la maison de madame du Valmoët. Il y amenait plusieurs amis ; Anne avait renoué un certain nombre de relations choisies, et Laurence, à son inexprimable satisfaction, comprenait que, grâce à ce patronage, elle pouvait attirer chez elle un noyau d'élite, et que, par la séduction irrésistible de ses manières, elle pouvait le retenir et le charmer.

Par une froide soirée de décembre, les deux femmes étaient réunies près d'un feu brillant. L'aiguille de Laurence restait immobile, le livre d'Anne avait glissé à terre ; mais ni l'une ni l'autre ne songeait à rompre le silence.

La pendule sonna dix heures. Anna tressaillit et s'arracha la première à sa rêverie.

— Voici l'heure du courrier passée, dit-elle, et rien encore du Dr Sertan ! Depuis trois jours j'attends sa réponse.

— Il doit être si occupé ! murmura distraitemment madame du Valmoët.

— Oui, mais il m'aimait beaucoup... Pas pour moi-même, ajouta la jeune fille avec simplicité, mais en souvenir de madame de Douhaut, qui m'avait recommandée à lui.

— N'a-t-il pas eu, depuis lors, quelque sujet de vous en vouloir ? insinua Laurence avec finesse.

Anne rougit.

— Allons, vous voyez que je sais tout ! Vous avez refusé son neveu, qu'il aime comme un fils ; ce souvenir lui est sans doute pénible et lui inspire quelque répugnance à renouer une intimité dont ses occupations, d'ailleurs, l'empêchent de sentir le besoin.

Chose singulière, madame du Valmoët, si empressée à accueillir les célébrités de tout genre, n'avait permis qu'à grand-peine à sa belle-fille de s'enquérir du Dr Sertan. M. de Douhaut ne le voyait guère, et Anne avait obtenu depuis peu de jours seulement la permission de lui écrire quelques lignes pour l'informer de sa présence à Paris. A quoi tenait, de la part de madame du Valmoët, cette sorte d'exclusion ou d'éloignement ? Elle eût rougi d'elle-même si elle se fût rendu compte du secret mobile qui l'avait dirigée. Faut-il le dire ? Elle n'avait plus, maintenant, les mêmes raisons de désirer le mariage d'Anne ; au contraire, la petite fortune de celle-ci apportait à son modeste avoir un appoint sérieux ; et, tout en parlant de l'établissement de sa belle-fille, elle souhaitait qu'il eût lieu le plus tard possible. Georges n'avait pas reparu à Blois, il ne lui avait point fait part de cette épreuve décisive qui consistait à faire lire son ouvrage à son oncle. Dans ces conditions, elle ne cherchait ni à le rappeler, ni à entrer en relations avec le docteur, et sa conscience se déguisait d'autant mieux son égoïsme, qu'Anne n'avait pas l'idée que la demande de Georges pût être renouvelée.

— Le Dr Sertan a reçu au moins une de mes lettres, reprit la jeune fille, songeuse. Chère Laurence, vous parliez hier de consulter un médecin pour les névralgies dont je souffre... Allons chez lui !

Madame du Valmoët hésita. A ce moment, une sorte de remords traversa son cœur : l'idée qu'elle trahissait ses intérêts de celui qui avait mis son bonheur entre ses mains. Ce n'était pas une femme sciemment égoïste ; quand, par exemple, elle avait cherché à éloigner Anne de M. de Prévèlle, elle était sincèrement convaincue que l'imagination seule de la jeune fille était frappée, et que ce mariage ferait son malheur. En outre, elle avait lu dans le cœur d'Anne une sympathie involontaire à l'égard de Georges, et pensait que ce sentiment, ignoré de celle qui l'éprouvait, était bien près de devenir de l'affection.

Elle soupira.

— Après tout, pensa-t-elle, un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra bien qu'elle me quitte... Ma vie a toujours été manquée...

Il y avait une glace en face d'elle, et elle contempla ses traits harmonieux avec une impression de mélancolie qui se changea insensiblement en un espoir vague et indéfini. Non, les années n'amèneraient de longtemps aucune altération sur ce visage si doux, dépourvu d'éclat, mais plein de charme et de distinction ; nul fil blanc ne rayait cette souple et soyeuse chevelure ; un embonpoint à peine sensible conservait à cette taille élégante ses proportions heureuses... Tout à coup, une rougeur brûlante s'étendit sur ses joues en deux taches de pourpre... Une pensée d'avenir venait de se faire jour. Si Anne se mariait, ne pouvait-elle, elle aussi, songer encore au mariage ?

— Irons-nous chez le docteur ? demanda la jeune fille en insistant.

— Voici trois jours que nous n'avons vu M. de Douhaut, dit Laurence, rêveuse, et sans l'entendre. Serait-il malade ?

— Non, il avait un dîner ce soir... Dites, chère Laurence, irons-nous ?...

— Oui, si vous le désirez.

— Merci, oh ! merci ! Que vous êtes bonne !... Mais vous serez charmée de ce bon docteur, en dépit de ses manières brusques. Et c'est un si agréable, si spirituel convive !...

Le lendemain, comme le docteur Sertan, vieilli, changé, mais en apparence impassible, donnait ses consultations à l'heure accoutumée, il vit entrer dans son cabinet deux femmes de mise élégante, auxquelles il adressa un salut raide en leur indiquant des sièges.

Anne releva son petit voile de tulle moucheté, et montra son visage rosé, tout souriant de plaisir, bien qu'un peu intimidé.

— Il faut donc être malade pour vous voir ? dit-elle d'une voix qui tremblait d'émotion et de contentement. Permettez-moi de vous présenter à ma meilleure amie... Le docteur Sertan... Madame du Valmoët... Monsieur, ne me regardez pas d'un air si sévère ! ajouta-t-elle aussitôt. J'ai réellement des névralgies, et je voudrais bien que vous vinssiez me donner une consultation chez nous...

Le visage du docteur s'empourpra, et il s'écria d'un ton plein de colère :

— Je suis ici pour les vrais malades ! Et même pour ceux-là, il faut que le devoir me rive à cette place, car Georges est là dans la chambre voisine, malade, lui aussi, mourant, peut-être !...

Il s'interrompit en voyant une pâleur livide couvrir les traits de la jeune fille.

— Allez-vous-en maintenant, mon enfant, dit-il d'une voix qui luttait avec les larmes, votre vue m'est pénible en ce moment...

— Mais dites-moi ce qu'il y a !... Je vous plains... oh ! oui, bien sincèrement ! Mais... vous m'en voulez... Il n'est pas possible que je sois la cause, même involontaire... L'agitation de la jeune fille l'empêcha de poursuivre.

— Calmez-vous, Anne, dit madame du Valmoët d'un ton de tranquille autorité. M. Auvray possède un tempérament robuste, et j'espère qu'il triomphera de cette crise... Puis-je demander de quelle maladie il est atteint ? ajouta-t-elle doucement, se tournant vers le docteur.

— C'est une affection cérébrale qui, momentanément vaincue, reparait avec des symptômes encore plus inquiétants.

— Mais pourquoi m'en vouloir ! Je n'en suis pas cause, s'écria Anne avec un mélange de douleur et de révolte.

Il la regarda un instant, puis sa physionomie prit cette expression de douceur d'autant plus frappante qu'elle était plus rare chez lui.

— A cette place où vous êtes, dit-il avec une intonation pénétrante, j'ai vu la femme admirable pour l'amour de laquelle je vous ai voué une vive sollicitude... Elle était surtout occupée de vous quand elle vint chercher son arrêt de mort... Elle m'a laissé meilleur, et je ne saurais dépeindre l'intérêt que je vous porte en mémoire d'elle... Non, mon enfant, rassurez-vous, vous ne pouvez être responsable de l'angoisse que j'éprouve aujourd'hui ; il y a des mois que le chagrin auquel vous faites allusion a été ressenti par mon neveu, et depuis, vous l'avez vu en pleine possession de sa force et de sa santé... Il y a d'autres causes à cette maladie... J'irai vous voir plus tard ; maintenant, laissez-moi, mon temps est précieux... madame, je sais que vous avez été bonne pour mon pauvre enfant... Priez toutes deux pour lui... Adieu...

Il fit un geste de la main, et les reconduisit vers la porte.

Anne et Laurence n'échangèrent pas une parole. Il y avait une chapelle près de la maison du docteur : la jeune fille l'indiqua silencieusement à sa belle-mère, et elles allèrent s'agenouiller devant l'autel.

La prière d'Anne fut longue et fervente, des pleurs involon-

taires s'échappaient de ses yeux. Laurence ne chercha pas à distraire sa tristesse, elle-même se sentait péniblement impressionnée.

Le soir, comme elles étaient de nouveau assises au coin du feu, madame du Valmoët releva tout à coup la tête :

— Anne, il serait temps de songer à votre toilette : vous savez que nous attendons quelques amis ce soir.

— Vous voudrez bien m'excuser auprès d'eux, dit la jeune fille, dont les yeux se remplirent de larmes. Je ne puis détacher ma pensée de cet être jadis si joyeux, si fort, si plein de vie, qui livre aujourd'hui cette lutte poignante avec la mort...

Madame du Valmoët n'insista pas ; mais se trouvant quelques instants après seule avec M. de Douhaut, qui était arrivé le premier, elle lui raconta ce qui s'était passé, ajoutant :

— Peut-être ce cœur de jeune fille va-t-il s'attendrir. Je le voudrais pour Anne : vous aviez jadis approuvé ces projets d'union... Pauvre enfant ! Elle ne saura pas ce que son bonheur me coûte ! Après m'être attachée à elle, après avoir connu, je puis le dire, ce qu'est une amie, je me trouverai de nouveau livrée à l'isolement... Ça toujours été la fin de mes affections...

Il y avait dans ces paroles, prononcées sans emphase, un sentiment qui éveilla la sympathie de M. de Douhaut.

— Moi aussi, je suis seul, dit-il en soupirant. Mais Anne vous aime ; pourquoi, si elle se mariait, ne demeureriez-vous pas sous le même toit ?

— Moi ? Oh non ! Je ne suis pas sa mère, et je ne voudrais m'imposer ni à elle ni à son mari... Mais en voilà trop sur ce sujet : je ne suis pas accoutumée à m'occuper ainsi de moi, et surtout à en occuper les autres... Parlez-moi de vos études et de vos projets...

Une demi-heure s'écoula avant l'arrivée des invités de madame du Valmoët, et ce temps passa comme un songe pour M. de Douhaut. Cette femme un peu positive avait, sans posséder des facultés transcendantes, une sorte de penchant pour les sciences exactes ou abstraites, et l'attention froide et tranquille qu'elle lui prêtait le flattait plus que l'intérêt passionné, mais souvent inhabile, qu'il avait repoussé chez Alix.

Le lendemain, et pendant plusieurs jours, Manette alla prendre des nouvelles de Georges. Au bout d'une semaine, elle rapporta une ligne du docteur :

« Merci... Il est sauvé. »

— Dieu soit loué ! dit Anne avec un soupir de joie.

Puis, elle fit un retour sur le passé.

— Sans mes rêves, pensait-elle, sans l'ambition que j'avais au cœur, je l'aurais épousé, et... peut-être eussé-je été heureuse... Alix l'avait choisi pour moi...

Elle se reprenait alors à ses travaux littéraires et se livrait à la poésie. Pour une nature comme la sienne, c'était une distraction dangereuse, car elle absorbait peu à peu toutes ses pensées.

XXI

L'hiver est passé, les premières feuilles paraissent aux arbres, les lilas bourgeonnent, des souffles tièdes remplissent l'atmosphère. La fenêtre d'Anne est ouverte ; la jeune fille aperçoit, de la place où elle est assise, les deux clochers dentelés de Sainte-Clotilde, et quelques tilleuls qui penchent par-dessus le mur d'un jardin leurs têtes verdoyantes. Des jacinthes fleurissent dans des cornets de cristal ; un rayon de soleil traverse la chambre d'une flèche d'or, le silence de ce tranquille quartier permet au printemps de faire entendre sa douce voix, et cependant, un nuage est répandu sur les traits d'Anne. Elle écrit rapidement, non les poésies auxquelles elle a voué une part de sa vie, mais des pensées et des impressions intimes, cédant ainsi à un besoin d'épanchement qui doit être bien vif, car des larmes jaillissent de ses yeux tandis que sa plume court rapidement sur le papier.

Une de ces indiscrétions permises à l'auteur et au lecteur nous initiera au secret du petit cahier placé sur le bureau de la jeune fille.

... Quand je serai vieille, et que je relirai ces lignes, peut-être sourirai-je du chagrin mal défini qui gonfle aujourd'hui mon cœur... Pourquoi ces pleurs qui mouillent mon papier ? Pourquoi ce besoin, autrefois inconnu, de dire à ce muet confident les pensées que je forme et les sentiments que j'éprouve ? Qu'est-ce que cette vague sensation de vide—telle que si la vie était décolorée pour moi, que si le bonheur m'avait dit son dernier mot ? Rien ne semble changé ; les mêmes loisirs si doux et les mêmes travaux enivrants me sont laissés ; ma belle-mère est bonne, notre vie est agréablement remplie, et le milieu où nous nous trouvons comble mes anciennes aspirations. Alors, qu'est-ce donc que j'éprouve ? Le besoin d'une occupation plus sérieuse, peut-être, ou la pensée que Dieu m'a destinée à un autre rôle que celui de jouir de la poésie et de l'art comme Poiseau jouit de l'espace et l'enfant de la liberté... Je ne suis pas assez détachée du monde pour aller remplir, dans les mansardes ou sous le voile de la religieuse, des devoirs obscurs près des pauvres ou de l'enfance... Mon âme n'est point assez haute pour la contemplation et la perpétuelle immolation du cloître ; et pourtant, il y a en moi une activité inquiète, et ma conscience me dit que toute vie qui n'a qu'elle-même pour but est une vie manquée...

J'ai été, ces jours derniers, demandée en mariage et j'ai refusé un homme honorable et désintéressé sans hésitation, sans regrets... N'aimerait-on pas deux fois ?... Mais puis-je cependant appeler du nom d'amour ce sentiment que la vanité avait peut-être fait éclore et que l'orgueil déçu a anéanti ? Non je n'aime plus M. de P... si seulement je l'ai aimé ; mais le désappointement dont il a été pour moi l'occasion a sans doute ébranlé dans mon âme la confiance en un autre...

Nos amis, ceux mêmes que je voyais autrefois avec le plus de plaisir, me sont en ce moment presque à charge. Un seul m'est sympathique : le docteur Sertan. Mais il ne vient guère. Son neveu est reparti pour Blois, sans nous voir, ce qui m'a surprise, car, quoi que j'aie pu penser un instant, il a oublié ses anciens rêves... Il les avait déjà abandonnés quand il venait chez ma belle-mère... Alors, pourquoi fuir ici notre présence ?...

(La suite au prochain numéro.)

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.